

Lorsque le poète opposait ainsi l'une à l'autre, et comme ennemies, ces deux nations, il était loin de prévoir qu'un jour elles se fondraient ensemble pour n'en former qu'une seule qui remplirait la terre de son nom.

L'exorde de son poème contre Rufin est le morceau de ses ouvrages le plus souvent cité. Jamais préférence ne fut mieux justifiée. Il y examine la grande question de la Providence telle que l'expliquaient les philosophes païens. On dirait que Platon en a fourni les pensées, que Lucrèce en a dicté les vers. Si le poète se fût toujours soutenu à cette hauteur, sa place se trouverait marquée entre Lucrèce et Virgile. Malheureusement, il n'en est point ainsi.

Nous sommes heureux de nous arrêter à Claudien et de ne pas poursuivre plus loin l'histoire de cette décadence intellectuelle qui a quelque chose d'humiliant pour l'esprit humain. Il nous reste maintenant à expliquer ses causes et à montrer comment il advint que ces nobles facultés de l'âme qui avaient résisté à toutes les révolutions, survécu à toutes les catastrophes des empires, s'éteignirent lentement dans une longue agonie qui dura plusieurs siècles.

Tant que le monde connu des anciens resta partagé en états indépendants, il régna encore une sorte de liberté suffisante pour protéger l'homme de génie persécuté dans sa patrie. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple. Thucydide exilé d'Athènes, se réfugia chez un peuple étranger, et là, grâce aux lois de l'hospitalité si respectées des anciens, il put en toute sécurité écrire ses œuvres immortelles. Mais lorsque le monde entier fut réuni sous la domination d'un seul homme, et que cet homme fut presque toujours un tyran, aucun lieu de refuge ne put mettre en sûreté celui qui avait eu le malheur d'exciter les craintes, ou seulement les soupçons des maîtres de la terre. Partout, dans l'univers, une main puissante l'atteignit, sans qu'il pût lui échapper. Les nations étrangères et